

Jura!

Autor(en): **Boder, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **22 (1917)**

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684758>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JURA!

J'ouvre le beau livre d'images pour la centième fois. A la première page, il y a le lac. Et c'est par le lac qu'il faut commencer. Je n'ai qu'à fermer les yeux, et tout de suite, il m'apparaît, couché au pied de la montagne. Et voilà, je suis encore enfant, je viens, on est en juillet, mon grand chapeau me donne de l'ombre, je sais que je n'irai pas loin et que le lac est au terme de ma promenade. Je vois déjà, entre les feuilles des marronniers clairs, une tache lumineuse qui m'emplit les yeux, un petit air frais me vient qui est doux au visage. Je me sens léger et je cours, je ne m'arrête même pas au bout de l'allée d'où la belle masse mouvante est visible; je descends un peu et je suis au bord de l'eau. Le lac est calme comme le visage de ma mère quand elle me parle. Il est un beau dessin. Tout près de moi, il est bleu; au milieu, où donne le soleil, il est doré, et là-bas, autour de l'île endormie, il est rose. Je suis encore enfant, ai-je dit, mais je regarde longtemps le paysage tranquille et doux pour qu'il m'accompagne sur le chemin de la maison. Ainsi, le lac est à la première page, il est la première image qui vient quand j'évoque le pays.

Puis, on a vu ces coteaux qui descendent jusqu'au bord de l'eau. De la vigne, comme un vêtement clair et léger, coure la pente chaude, sans en cacher la ligne. On a monté la côte. La forêt, aux hêtres souples, prend où cesse la vigne. Il y a seulement quelques sapins par dedans. On monte toujours et déjà les hêtres ont leurs feuillages qui tremblent au dessous de soi. Le lac aussi tremble entre les feuilles. Maintenant, les sapins dominant avec les pins aux fines chevelures. On s'arrête de temps en temps, puis on repart. Les arbres sont plus rares; le paysage s'élargit et le lac se rétrécit. Voilà qu'on marche sur l'herbe fine et courte du pâturage. Des gentianes bleues sont ouvertes, et toutes ces petites fleurs de la montagne qu'on ne met pas en bouquet, mais sur le chapeau et à la bouche. Du même pas, on est venu jusque sur la crête nue où le roc affleuve et où des vaches broutent l'herbe odorante. Quelqu'un nous a dit: Voilà le Jura! C'est comme si on tournait une page du livre, et une autre image apparaît. Nous, enfants, c'était la première fois qu'on voyait ainsi ces monts l'un derrière l'autre, les derniers

se touchant presque, tous semblables, couverts de forêts sombres et de clairs pâturages. Des villages blancs, étendus au soleil, étaient comme les étamines d'une fleur ouverte. On regardait ces villages, puis de nouveau les sommets pareils à des épaules pleines et solides. Leurs lignes régulières vont se perdant dans la brume à l'horizon, avec parfois une cassure, et le dessin reprend. Tout ce paysage est grave comme le visage de ma mère quand elle songe. Jusqu'à ce jour, le Jura n'avait été qu'un nom dans ma mémoire. Maintenant, le nom prenait une signification ; je tenais le bel objet devant moi et je voyais bien que c'était une forme nouvelle. Ainsi, la page tournée, une deuxième image déploie sa ligne neuve, et à suivre des yeux le simple dessin, c'est comme s'il me venait un parfum de fleurs sauvages.

Puis, on a quitté le lac pour l'autre bord du pays. Une petite ville est au milieu d'une plaine ondulée. C'était aux premiers jours de mai et les hêtres, sur les collines, se couronnaient d'un feuillage léger. Mais ce n'est point au paysage qu'on s'attarda d'abord, bien plutôt à la physionomie de cette ville. Il y avait le château avec sa tour comme une sentinelle endormie, il y avait les églises. Et ce à quoi on s'attendait le moins, c'était à cette sonnerie de cloches, à la tombée de la nuit. Quelqu'un d'ici nous dit : Ecoutez l'angélus ! Une plainte, très douce comme une prière, descendait sur les toits, et toutes les maisons en étaient pleines. Nous écoutions la tendre mélodie. Jamais le crépuscule ne m'avait paru si beau, et j'entends encore aujourd'hui la petite chapelle, à l'orée d'un bois, égrener lentement ses dernières notes. L'accent de ce pays aussi était nouveau pour nous qui avons la parole froide et brève. Nos oreilles cependant s'accoutumèrent à cette phrase qui traîne et chante comme une vieille romance populaire. L'été étant venu, on s'en alla par les chemins des champs où les trèfles en fleurs faisaient des vagues roses. On vint aux villages accueillants qui parlent patois et qui aiment la musique. Des visages nous sourirent. Invités au verger à manger les cerises juteuses, on vit bien qu'on était là comme à la maison. Maintenant je regarde le livre et voici l'image : une petite colline et dessus un verger tout blanc ; le soir vient ; le ciel est mauve et vert ; l'angélus traîne son chapelet de notes sur les pommiers fleuris. C'est doux comme le visage de ma mère quand elle sourit.

Les années ont passé. Elles n'ont cependant point effacé le souvenir de l'enfant qui allait au lac, et qui déjà était sensible au charme du pays. Aujourd'hui, l'homme rend hommage à l'enfant

d'avoir tourné ses yeux vers le pays, et de l'avoir, très tôt, porté en son cœur. C'est pourquoi, on n'a pas eu de peine à vivre dans la solitude de ce petit vallon. On est riche de tout ce qu'on voit et de tout ce qu'on sent; on se suffit à soi-même. Il y a bien les beaux livres qu'on a lus, mais chaque fois on revient à toi, pays! Tu es le seul modèle en toutes saisons. Ainsi, maintenant que l'hiver se prépare à descendre des monts, on est dans le village au milieu du val fermé, et dans la maison, il fait doux. Les montagnes nous entourent, elles sont proches, leur dessin est précis; elles sont comme des bras légers passés autour de notre cou. Le soleil donne encore sur le pâturage du haut; les sapins sont pareils à des longs fuseaux de soie noire. Il descend des pentes, vers nous, une lumière violette, et le village, là-bas sur la colline, on ne le voit qu'à travers ce fin rideau violet. Paysage tendre à cette heure, tendre comme le visage de ma mère quand elle chante!

Ainsi, d'un pas continu, je suis venu à toi, pays! Quand je m'attardais à rêver au bord du lac, c'est que je suivais déjà obscurément le chemin qui mène à toi. Ce chemin, il m'a conduit par les monts à la plaine, de la plaine aux vallées, et puis au petit vallon où je me suis arrêté. Il a été le chemin de ma rêverie, il a été le chemin de ma fortune. Aujourd'hui, je suis riche de tes paysages, je suis riche de ton charme multiple. Ce n'est donc pas en vain que j'ai incliné mon âme sur ton visage, puisque m'est venue cette richesse intérieure qui est la plus belle récompense.

Et le mont est là qui descend vers nous et qui remonte de l'autre côté; au milieu, c'est comme un berceau. Je n'ai qu'à lever les yeux pour qu'aussitôt je les sente trempés de douceur. Je vois les beaux reliefs et les ombres bleues par dedans. Je vois la forêt comme un vêtement chaud mis à la pente, et le pâturage au dessus comme une poitrine élargie et libérée. Le ciel, par dessus, tend d'un mont à l'autre ses écharpes roses.

Ainsi, les yeux sont exercés, et le cœur aussi l'est. Il me faut maintenant exercer la plume. Déjà, je me suis assis à la table et la besogne est dure. Mais je travaille de gaîté. Ton visage, pays, est devant moi et je me penche dessus. Il est rude et doux à la fois et il y a comme un beau rêve qui t'emplit les yeux. Tu es pareil à ce livre d'images: chaque fois que je le reprends, j'ai une impression nouvelle. Les traits de ta physionomie s'accroissent de jour en jour, et ton langage gagne en clarté! Et moi, à ma table, je suis assis à ton école; une petite flamme s'est allumée en moi, qui est la réponse de mon cœur à ton bel enseignement. C'est un peu de force qui

va agir. Il faut seulement travailler dans le même sens, et n'avoir point d'autre souci que d'écrire une phrase à ta ressemblance!

S'il advenait que cette phrase vînt un jour, c'est qu'elle dormait déjà en l'enfant qui rêvait au bord du lac.

H. BODER.

